



Enfin, pour la première fois, nous allons avoir un guide géologique du Mercantour qui réjouira tous les amoureux de la montagne, la vraie, des Alpes du sud-est de la France, sur laquelle relativement peu de choses ont été écrites, concernant en particulier la géologie.

Or, pour comprendre les paysages, la morphologie, la forme des vallées et des gorges, voire même la flore, il est indispensable de connaître la nature des roches et des sols qui les composent. C'est ce que nous enseigne la géologie, cette science de la Terre dont les développements depuis un demi-siècle ont permis de mieux évaluer la formation des montagnes et des océans à travers, par exemple, la tectonique des plaques, lointaine descendante de la théorie de la dérive des continents élaborée par le géophysicien Alfred Wegener.

Lorsque j'étais adolescent, j'ai arpenté souvent les montagnes au départ de Saint-Martin-Vésubie et j'avoue que, davantage spécialiste des roches calcaires plus récentes, j'avais du mal à reconnaître et identifier la multitude de roches anciennes qui composent le massif.

Il en fut de même lorsque je passais des heures à me balader autour du célèbre lac d'Allos, non seulement le jour mais surtout la nuit. Qui veut être ébloui et rasséréiné fera le tour du lac entre 22 heures et 2 heures du matin par une nuit de pleine lune. C'est un spectacle qu'on n'oublie pas, tant il est grandiose et majestueux.

Crapahuter à travers les paysages sauvages du Mercantour permet ainsi d'avoir accès à une grande variété de roches et de phénomènes géologiques très anciens ou très récents. Ainsi en témoignent les moraines glaciaires ou les roches moutonnées d'âge quaternaire qui datent de la dernière grande glaciation terrestre, il y a 320 000 ans. Et si l'on se déplace à la bordure Ouest du massif, on rencontrera les spectaculaires schistes rouges du dôme de Barrot, profondément entaillés par les saisissantes gorges du Cians et surtout celles du Var, en amont de Daluis.

Là encore, si l'on veut sortir des sentiers battus, on peut, en prenant toutes les précautions nécessaires, en s'informant sur la météo en particulier, en plein été seulement, remonter – et éventuellement redescendre – les gorges de Daluis par le fond. À un certain moment la largeur de la gorge est de seulement 6 mètres pour environ 200 mètres de haut. C'est vraiment grandiose !



J'avais 15 ans, en 1954, quand pour la première fois, en compagnie des spéléologues du club Martel de Nice, je découvris le quasi-inconnu plateau calcaire d'altitude du massif du Marguareis – pourtant à seulement 70 km au nord-est de Nice, où j'habitais – dont le formidable potentiel spéléologique venait d'être mis en évidence dès 1952 et 1953 par les spéléologues de Millau et du spéléo-club de Paris dont plusieurs membres faisaient figure de héros dans les ouvrages de Norbert Casteret et de Félix Trombe.

À mon âge, c'était grisant de se retrouver au milieu de ces sommités « étrangères » et des grands spéléologues niçois que furent Yves Créach, Antoine Senni, Abel Chochon et sa sœur Noëlle qui devinrent dans les années qui suivirent les véritables pionniers du massif du Marguareis.

Les premières années furent consacrées presque exclusivement à la zone italienne de Piaggia-Bella, le premier grand gouffre qui permit d'atteindre, dès 1966, la profondeur record de 640 m, devenant ainsi – mais seulement pendant quelques semaines – le deuxième gouffre le plus profond du monde derrière le gouffre de la Pierre-Saint-Martin, dans les Pyrénées, et le gouffre Berger, près de Grenoble qui était alors en cours d'exploration, à la recherche du premier mythique – 1 000 m.

Par la suite, le Marguareis fut l'objet, tous les étés, de découvertes spéléologiques de plus en plus nombreuses et spectaculaires jusqu'à nos jours, soit pendant plus de cinquante ans.

Ma présence quasi continue avec le club Martel, par la suite intégré au club alpin français, a duré jusqu'en 1963. Puis, ce ne fut qu'épisodiquement que j'arpentais les pentes et les gouffres du massif.

Entre-temps un évènement majeur allait se produire qui marqua à la fois mon existence et donna une singularité exceptionnelle au Marguareis.



Ce fut la découverte au cours de l'expédition 1961, dont le club Martel me confia pour la première fois la direction au retour de mon expédition solitaire dans les cavernes de la jungle du Ceylan, aujourd'hui Sri Lanka, d'un glacier souterrain s'étageant entre 104 et 130 mètres de profondeur dans un gouffre de la Conca del Carsene que nous baptisâmes « gouffre du Scarasson ».



Pour le jeune géologue que j'étais – j'avais déjà, à 21 ans, publié une vingtaine de notes scientifiques dans des sociétés savantes : Société géologique de France, CNRS, Académie des Sciences, congrès nationaux et internationaux – cette masse de glace stratifiée et faillée devait être particulièrement étudiée pour déterminer si, par hasard, c'était ou non un reste fossile de la dernière glaciation terrestre, il y a environ 20 000 ans. C'est à ce moment-là que mon parcours scientifique allait m'entraîner vers d'autres horizons. Sans encore le savoir, grâce à ce glacier souterrain et de manière inattendue, j'allais passer de la géologie à la biologie humaine et donner à la France pendant une bonne vingtaine d'années le leadership mondial dans l'étude des rythmes biologiques humains.

C'est pourquoi cet ouvrage qui aborde par un itinéraire le massif du Marguareis est cher à mon cœur.



L'idée surgit une nuit, vers 3 heures du matin en expliquant à mon coturne américain de la Cité universitaire de Paris, ce que je comptais faire pour étudier le glacier souterrain. Cela se fit en trois temps. D'abord installer un campement souterrain sur la partie plane du glacier, ensuite rester une quinzaine de jours pour faire des mesures. Puis me vint à l'idée de rester, arbitrairement, deux mois sous terre pour étudier, en plus, l'action du climat souterrain sur l'homme – en parallèle – en faisant un bilan biologique avant et après mon séjour souterrain. Si je m'en étais tenu là, il n'y aurait jamais eu de suite.

Ce qui allait faire de l'expérience du Marguareis un événement scientifique majeur fut de vivre hors du temps terrestre, sans aucun moyen de connaître heures et dates, tout en permettant de numériser la durée de l'activité et du sommeil. Je venais, sans encore le savoir, d'inventer le protocole expérimental qui permit de démontrer, quarante ans après les expériences pionnières, en 1922, sur le rat par le professeur Richter Kurt, l'existence chez l'homme d'une horloge interne endogène plus longue que 24 heures ( $T \approx 24 \text{ h } 30$ ).

Pendant les cinquante ans qui suivirent, plusieurs centaines d'expériences du même type, avec des moyens et du matériel de plus en plus perfectionnés, eurent lieu dans de nombreux pays (Royaume-Uni,



Allemagne, États-Unis, Union soviétique...), qui toutes confirmèrent les résultats de l'expérience pionnière du gouffre du Scarasson au Marguareis et qui furent suivies d'applications pratiques de grand intérêt sur le plan fondamental mais surtout dans les domaines de la biologie humaine, de la médecine avec des applications en aéronautique et dans les domaines spatial et militaire.



Voilà pourquoi je salue cet ouvrage qui permettra de mieux faire connaître le magique massif franco-italien du Marguareis.

Ce guide écrit par des spécialistes qui ont arpenté hiver comme été le massif du Mercantour pendant des années, donne enfin une vision correcte sur sa grande diversité géologique, morphologique, spéléologique et botanique.

Je ne saurais trop insister pour que chacun l'ait dans sa bibliothèque et en fasse profiter ses proches. N'hésitez pas à vous promener le long de ces itinéraires et ainsi profiter pleinement des connaissances que ce guide vous apporte. Bon vent !

MICHEL SIFFRE

*7 mars 2013*

